

De l'Argent Bien Place

—Tiens! Tiens!... Qu'est-ce que c'est?... Une marmite! —Pas éclamée? —Je comprends! Une vraie marmite... Et même... Oui, mon vieux... Ça y est... Il y a le magot dedans!... Au fond du boyau reliant aux éléments de tranchées avancées la maison qu'ils sont chargés de défendre. Pluquette et Copola, de la première section de la 12e, ont trouvé un trésor. Le dernier coup de pioche, tout près de l'escalier de la cave, a découvert le nid. Une petite excavation, un pot de fonte à trois pieds, un sac en toile bleue, et puis des écus d'argent, des louis d'or, de quoi remplir deux gamelles au moins! C'était une maison modeste, pourtant, presque une bicoque, cette petite construction posée au milieu des jardins devant le village qu'on vient de reprendre aux Allemands. Comment les bonnes gens qui demeuraient là jadis pouvaient-ils posséder pareille fortune? De vieux avares, sans doute. Ils allaient être bien punis quand ils revindraient, après la guerre. De leur maison le bombardement n'avait laissé que les quatre murs... et ce n'était pas fini! Mais, au point de vue militaire, ces ruines n'étaient point sans valeur. Le capitaine Marceau, commandant la 12e compagnie, et chargé de la défense de cette lisière du village, avait tout de suite apprécié la position. Au bas du verger, descendant en pente douce, prolongé par une prairie, coulait un large ruisseau. Quelques petites tranchées, pour une section, seraient creusées en avant du jardin; elles pourraient battre de leurs feux le ravin là-bas, ainsi que le bois à droite, et appuyer au besoin les sections voisines. Moyennant quelques abatis, qui formeraient défense accessoire, on aurait un champ de tir suffisant. Un boyau de communication gagnerait la maison. La première section tiendrait en cet endroit, avec mission d'arrêter l'ennemi, s'il reparaisait, le plus de temps possible, au moins ce qu'il en fallait pour que fussent achevés les travaux dans le village, où ça ne marchait pas vite, sous le bombardement. Par crainte d'un retour offensif, il fallait se hâter; il n'y avait vraiment pas une minute à perdre. Vite on avait donc tracé et creusé les tranchées de tir, dans lesquelles se tenaient déjà une vingtaine d'hommes, avec le sergent. Trois bons pionniers aménageaient le boyau de communication. L'organisation des ruines elles-mêmes avait été confiée à Pluquette et à Copola, deux "du début", deux "as". Quelques jets de la classe 15 assuraient, au delà, la liaison avec le village, dans le grand boyau où ceux des autres sections travaillaient encore fiévreusement. —Et puis, tu sais, elles ne sont pas faussées! —On partage! —Bien sûr. Mais, mon vieux, laissez ça pour l'instant. Finissons d'abord le "boulot". Je prévois quelque chose. Les Boches, moi, je les connais, depuis le temps que je les pratique. Je les sens, vois-tu! Je parierais qu'ils vont venir, en douce, pousser une reconnaissance autour du village!... Faut être prêts à tout!... Combien qu'il peut y avoir de grenades dans les deux caisses?... —En tout... Environ cent, cent vingt-cinq. —Ça va. Des écus, dans le sac, il y en a davantage. —Oh!... Si on piochait?... Pas les grenades! Les pioches!... Notre ouvrage est fini... On est tranquille. On peut compter!... Mais les Boches ne sont point de cet avis... Pluquette ne se trompait pas. Au moment où les deux comptres se mettent en devoir d'inventorier leur trouvailler, paf, paf!... la fusillade commence à crépiter, là-bas, dans la tranchée. Copola bondit. —Ils attaquent! —Quand je te le disais! Paf, paf, paf-paf-paf... rrr... Paf... Cela dure quelques instants, cela se calme, cela reprend... Nouvelle accalmie. —Je crois tout de même qu'ils ne sont pas un mille, dit Copola, connaisseur. On les aura. Mais paf-paf-paf! un nouveau crépitement, et puis, boum, boum, boum!... Ce sont des éclatements de grenades, cela. —Les y... Ils sont sur nous! A leur poste de combat, de chaque côté du boyau, debout dans les ruines, à l'abri des pans de mur, Pluquette et Copola, le feu au cœur, se rendent compte de la situation. Petite attaque déclenchée très vite. Corte de coup de main, bien conduit, na foi! Les nôtres ont été surpris en plein travail; il y a sûrement des tués, des prisonniers!... Mais il faut tenir. Le capitaine l'a dit. L'ennemi ne doit pas atteindre le village! Un moment de silence. La fumée est épaisse. On ne voit rien... Personne ne se reploie par le boyau. C'est étrange... Ils sont donc en train de se "bousiller" tous, là-dedans?... Boum! boum!... Paf... Nouveau silence. Et maintenant, des cris gutturaux: Hop hoch... o... aer "Vorwaerts"! Les Boches ont pris la tranchée!... Ils vont essayer de pfo-gresser!... Malheur! Il faut les arrêter pourtant! Il le faut, à tout prix...

LE GÉNÉRAL GOURAUD ICI LE 3 AOUT



LE GÉNÉRAL GOURAUD

Le Général Henri Eugène Gouraud, qui est arrivé en Amérique il y a trois semaines en tournée, sera l'hôte de la ville et du "Rainbow Division" de la American Legion le 3 août. Le général a été invité à la Nouvelle-Orléans par les membres du "Rainbow Division" qui se trouvaient sous ses ordres en France. Le général sera salué à son arrivée par la Washington Artillery. Voici son programme: déjeuner offert par les membres du "Rainbow Division"; visite au Vieux Carré; un lunch à midi, suivi d'une inspection du port sur le Sampson; grand dîner le soir au club de la American Legion, rue Conti et Royale. Les sociétés françaises de la ville préparent également un programme pour sa venue. "A tout prix." Pluquette a une idée. —Copola! —Quoi? —Mon vieux, on n'est que deux ici et... faut plus compter sur les autres! Mais... on a le "pognon"! —Eh bien! ça nous fait une belle jambe!... —Oui-da, pour les empêcher de passer... Comme dit le Kronprinz, on va y mettre le prix. T'es consentant? Et déjà Pluquette a extrait le sac de la marmite. Sans se découvrir, il lance, le plus loin qu'il peut, dans le boyau, une poignée de pièces d'or et d'argent, puis le sac lui-même, défilé, encore à moitié plein, à quelques mètres du pied du mur. —Voilà. Les vieux grigous de la bicoque n'auraient peut-être pas voulu donner leur or pour la défense nationale. On le jette par les fenêtres nous!... Oh! on le ramassera tout à l'heure, sois tranquille!... Mais faut primo arrêter les Boches et n'en tuer!... Tu vas voir si mon truc est bon, et s'ils vont mordre! Copola fait proteste un geste vite réprimé! L'idée est si drôle! Et "ça pourrait bien prendre tout de même!" —Tas tes grenades prêtes, Pluquette? —Pardi!... Tiens, une dans chaque main! Et toi?... Attention! —J'y suis!... Chut... Ecoute!... Les voi!... En effet, Copola, qui guette par un créneau pratiqué entre deux moellons, distingue nettement, malgré la fumée, au tournant du boyau, un Boche à cheveux roux, à grand nez, qui s'avance prudemment, une grenade d'une main, un long couteau de l'autre. Le finaud flaire le vent, se courbe, tend l'oreille, se redresse, tel un chat qui s'approche d'une proie. Evidemment, cela l'intéresserait de savoir si tous les nôtres s'étaient portés en avant ou s'il reste encore des défenseurs derrière ces murs... Il fait un pas, deux pas... Et... le voilà qui s'arrête, médusé... Il a vu briller les pièces d'or sur le sol. Sa convoitise s'allume et l'entraîne aussitôt. C'est instinctif... Il se baisse et ramasse, ramasse... Copola fait signe à Pluquette: "Je crois que nous allons rire!" Et Pluquette répond d'un geste impérieux: "Patiente encore une seconde!" En effet, d'autres Boches surviennent formant vite un groupe. Ils s'entassent, se poussent. En voilà qui cherchent à grimper hors du boyau. C'est le moment. —Allons-y! Et boum, et boum-boum! Ah! ils "y" vont! Les laissez! Ils "on" mettent! Quelle "dégelée"!... Dame ils sont bien placés, là, dominant le terrain, les projectiles à leur portée. Ils n'ont quasi qu'à laisser tomber. Et... ça tombe, ça tombe! Nos grenades font éclater celles dont les Boches sont porteurs. C'est une musique formidable, folle... L'ennemi croit que nous sommes deux cents dans cette maison. Derrière les cadavres déchiétés des premiers assaillants, les autres hésitent, refluent vers les tranchées, en désordre. Et savez-vous, pendant ce temps, ce qu'ont fait les jeunes chargés de la liaison? De bon travail, ma foi!

Le Partage de la Luzernière

Caminade et Pichegru, deux vieux paysans serrés de Costecabre—un village d'entre Lot et Corrèze—avaient sur la fin de l'hiver, à la mort de "la" tante, hérité par moitié d'une luzernière. Comme juin approchait, ils se rencontrèrent un dimanche sur la place à la sortie de la grand'messe, et Caminade dit à l'autre: —La luzernière est haute, Pichegru: faudrait voir à la partager. —Soit! consentit Pichegru. Allons trouver le notaire. —Oh! bête, fit Caminade, M. Laitue nous prendrait cher. Ce serait autant de perdu, surtout que l'héritage est déjà assez maigre. On n'aura rien à partager seuls. —Si tu crois! répondit Pichegru toujours conciliant. Et rendez-vous fut pris pour le premier jour de beau temps. Ce jour venu, ils se retrouvèrent à l'heure de la rosée au coin le plus haut de la luzernière. La pièce avait la forme d'un rectangle régulier et descendait à pente égale vers la plaine: le partage serait facile. Ils la parcoururent longuement, minutieusement, d'un bout à l'autre, deux fois de suite, une fois de l'est à l'ouest et une fois du nord au sud. Il s'agissait en effet de se rendre compte au préalable de sa valeur exacte dans tous les sens. Or, l'ayant ainsi bien examinée, les deux héritiers furent d'accord qu'un côté valait moins que l'autre et qu'en conséquence le lot qui le comprendrait devait avoir, pour compenser, un dixième de plus en contenance. Le partage se compliquait. Mais Pichegru lui-même ne s'en émut pas autrement, puisque Caminade consentait: —Peuh! ça ira tout seul. Tiens la ficelle et tu vas voir! Ce diable de Caminade tout de même, quel débrouillard! Pensez quelle économie au prix où sont les notaires! Et Pichegru enchanté prit la ficelle, et jamba, arpena, mesura à la corde et au pas, coups des piquets dans la haie, posa tant que l'autre voulut des fiches et des jalons, obéissant en tout fidèlement. Si bien que, avant même que la cloche de Costecabre eût sonné de sa voix de fauette l'angelus de midi, la prairie se trouva divisée en dix lots marqués à chaque angle par un bâton fendu portant un papillon de papier blanc. Le plus malaisé était fait, ou du moins, péneir! on eût pu le croire. Et pourtant ce fut là que les vraies difficultés commencent. Mais ni Pichegru ni Caminade ne les soupçonnaient encore; et contents de la besogne faite, ils s'en vinrent d'un cœur léger à la prochaine auberge du village déjeuner solidement. Au retour: —Veux-tu la mauvaise part, demanda Caminade, ou bien je la prends? —Moins bonne, elle sera plus grosse. C'est du pareil au même, fit Pichegru. Choisis. —Alors je la prends. —Bon! dit Pichegru. Et ça te fait combien de lots? —Eh bien! mais... six! —Comment six?... Mais alors il ne m'en restera! à moi que quatre? —Mais naturellement... Si le partage se faisait juste par le milieu, tu prendrais cinq parts, pas vrai?... moi cinq, et nous serions égaux! —Je conteste point! dit Pichegru. —Bon! mais puisque celui qui a le mauvais lot doit avoir un dixième de plus de contenance—suis-moi bien—moi j'en prends un lot de plus... Cinq et un ça fait six... A toi le reste: ça fait bien quatre. —En effet! reprit Pichegru méditatif... Cinq plus un, ça fait six... le reste ça fait bien quatre... Non, il ne voyait rien à opposer à ce raisonnement. Et pourtant, cré mille bestiaux! sûr qu'il n'avait pas son compte! Il n'avait qu'à regarder la luzernière, les six morceaux d'un côté, les quatre de l'autre: ça faisait sur le terrain une trop grosse différence... —Je sais point, Caminade, mais j'ai idée que tu trompes. —Pourtant, persévérait l'autre, vois toi-même. Et il repréna son raisonnement: —Si nous avions partagé à parts égales... Mais Pichegru, sans contester, s'obstinait à ne pas comprendre: —Tas peut-être ben ton compte, ça, je dis point. Mais moi je sais bien que j'ai pas le mien. Ils n'ont pas du tout perdu la tête. Ils ont crié: "Aux armes!" dans le village. Une section de réserve est sortie, en se défilant par les vergers, le long du ruisseau. Le mouvement tournant réussit. L'ennemi est cerné. Les nôtres sont délivrés... Le lendemain, on aurait pu lire au communiqué: "A X... une patrouille de l'ennemie d'action offensive, tentant un coup de main aux abords du village, a échoué. Nous avons fait des prisonniers..." Mais, à la même date, de très importants succès s'inscrivaient à notre actif, sur d'autres points du front. Le G. Q. G. négligea cette petite affaire. Pluquette et Copola n'ont pas réclamé. Mais ils ont été cités à l'ordre du régiment—pour la troisième fois—et ils ont bu une bonne bouteille, quelques jours plus tard, en arrivant au repos.—Pierre L...

FRANCE—AMÉRIQUE



Nous avons ici Achille et Hélène Simon qui, avec bien des enfants de leur âge, ont observé l'anniversaire de la prise de la Bastille au Fair Grounds. Simon a en main le drapeau américain, tandis que sa petite sœur tient le drapeau français.

—D'abord, ajouta-t-il tout à coup en prenant un air triomphant, l'aurais deux lots de plus que moi, et tu ne dois en avoir qu'un. Tu vois ben? Cette raison parut ébranler Caminade. Il resta un moment soucieux, sans répondre; et puis, hochant la tête: —Ça se pourrait peut-être ben tout de même! —Vois-tu, reprit fièrement Pichegru enhardi, aurait fallu faire onze lots. Toi, tu en prenais six; moi, cinq. Et comme ça, ça faisait bien un lot d'écart. —Oui, mais alors tu avais des onzièmes et non pas des dixièmes, objecta Caminade. Pichegru demeura bouche bée. Et Caminade lui-même, ayant encore bien réfléchi, dut finir par avouer: —C'est plus difficile que ça en a l'air, c'est l'affaire-là! L'IMPORTANT DU NEZ Tel est le titre d'une conférence qui fut faite à l'Institut d'hygiène de Londres, par le docteur W. Carmac Wilkinson. Vous n'avez peut-être pas une très haute opinion des nez en général et du vôtre en particulier, chère lectrice. Détrompez-vous en ce cas et croyez-en le bon docteur: "Dans la bataille de l'organisme contre le risque de maladie, n'a-t-il pas craint d'affirmer, le nez combat dans les tranchées de première ligne." Et de préciser, avec une pointe d'humour bien britannique: "Pour peu qu'elles soient coquettes, les dames pensent bien plus à la forme extérieure de leur nez qu'à l'admirable chef-d'œuvre de sa structure interne. Si elles savaient quelle merveille elles portent entre les deux yeux, quel beau filtre à air, quel vaillant combattant toujours prêt à refouler le microbe! Oui, si elles savaient, elles pleureraient d'admiration et leurs larmes rendraient service à ce nez qu'il ne faut pas regarder avec les yeux de Cléopâtre, mais qu'il faut vénérer comme une magnifique soldat d'avant-garde, vigilant protecteur du larynx et des bronches. Ce n'est pas par hasard que le nez est au milieu du visage; il y occupe la place d'honneur." Voilà une note qui manque dans la fameuse tirade de Cyrano. DE PROFONDIS La mer, le ciel, la nuit ont déchaîné leur rage Sur le frêle canot déjà presque sombré, Et comme pour couvrir l'appel désespéré, Les flots hurlent, ces chiens sinistres de l'orage. Tout le hameau vient d'accourir sur le sillage. Ils tombent à genoux, tous—et le vieux curé, Desaine lentement, en un geste sacré, Un grand signe de croix sur l'Océan sauvage. Soudain, dans la fureur des vagues et des vents, La prière des morts plana sur ces vivants Qui, là-bas, dans l'abîme obscur vont disparaître. Et Pourrag semblait s'apaiser, domié Par ces mots que jetait la voix haute du prêtre: "De profundis ad et clamavit, Domine!" Frédéric Blin. Une personne parle environ 12,000 mots dans une journée.

FAITS DIVERS

M. Georges Bernhardt constate, dans la "Gazette de Voss", que 90 pour cent des journaux allemands sont entre les mains des grands industriels, de même que les agences de presse qui alimentent ces organes. Les rois de la presse allemande sont, dit l'auteur de l'article, MM. Hugenberg et Stinnes, qui, par leurs quotidiens, leurs journaux amusants et leurs journaux à l'usage des femmes, dominent toute l'opinion publique allemande. Blaise Pascal étant d'actualité, citons quelques lignes de Chateaubriand sur l'illustre savant: "Il y avait un homme qui, à douze ans, avait des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisait en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des plus grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les hommes commencent à peine à naître, ayant achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines, s'aperçut de leur néant et tourna toutes ses pensées vers la religion." N'est-ce pas être beaucoup en peu de mots? Un certain nombre de financiers, à Berlin, accusent ouvertement Stinnes d'être responsable de la chute du mark. Jean de Bonnefont écrit dans "La Liberté" un article sensationnel dans lequel il affirme que si le Prince couronné d'Autriche: Rudolph, qui périt dans le drame de Myerling en 1889, avait vécu, la guerre de 1914 se serait déroulée autrement. Rudolph, déclare Jean de Bonnefont, haïssait Guillaume II et n'aurait jamais placé son peuple dans une guerre européenne aux côtés de celui qu'il appelait le comédien de la Sprée. Les peuples qui ont une intuition de la vérité présentent qu'un mystère historique plane sur le drame de Myerling de 1889. Rome.—On a annoncé aujourd'hui que le département italien de l'émigration avait reçu 450,000 demandes de citoyens italiens qui désirent émigrer aux Etats-Unis. La France doit être "forte dans les airs", déclare le colonel Fabry; l'Angleterre et les Etats-Unis ne négligent rien; l'Italie veut s'assurer un rang honorable dans cette sphère d'activité militaire; l'Allemagne n'a jamais cessé d'y penser. C'est ce qui s'appelle régler le problème du désarmement! On a découvert, dans un exemplaire de la Bible de Wittenberg (édition de 1645), un portrait de Luther exécuté à la plume par un de ses contemporains qui n'a d'ailleurs pas signé. Ce portrait représente le réformateur dans les dernières années de sa vie. Le gouvernement des Soviets a trouvé un moyen très simple d'enrichir le Musée de l'Ermitage. Il a fait saisir, chez de grands marchands de Moscou, les beaux tableaux qu'ils possédaient et les a fait transporter à Pétrograd. Sir Arthur Conan Doyle prétend qu'il est en train de conquérir le monde. Par "le monde", le joyeux pontife du spiritisme veut sans doute désigner les gens qu'il a pu convertir à ses pseudo-scientifiques théories. En ce cas-là, d'accord! Mais autrement, nous n'en sommes pas du tout. Washington.—D'après un rapport officiel reçu par le département de la marine, l'Allemagne a perdu pendant la guerre, 178 sous-marins, 5,364 hommes, dont 515 officiers. L'auteur du rapport affirme qu'il a fallu quatre ans pour contrôler les documents officiels et dresser la liste exacte des pertes en sous-marins faites par l'Allemagne durant la guerre. UNE LOI ITALIENNE QUI DOIT FAIRE RESPECTER LE VATICAN Rome.—Le cabinet italien vient de passer une loi qui défend de publier des nouvelles fausses ou tendancieuses propres à nuire au gouvernement dans ses relations diplomatiques avec les pays étrangers ou à faire tort au prestige de la nation, à l'intérieur et à l'extérieur. Les nouveaux règlements défendent aussi de publier des articles, commentaires, titres ou illustrations visant à fomentier la haine entre les classes ou à rompre la discipline dans les services publics, à favoriser les intérêts des étrangers au détriment des Italiens ou à discréditer la patrie, le roi, le pape, les institutions religieuses et les puissances amies. Les sénateurs et les députés ne pourront plus être directeurs de journaux; car on ne peut les poursuivre sans l'autorisation du parlement, à cause de leur immunité parlementaire. La ville de Londres dépense par mois la somme de \$20,000 pour enlever les papiers et les déchets que les visiteurs laissent dans les parcs.

LE CLIENT INATTENDU

C'était au moment où le crépuscule commençait à s'appeler la nuit. Le taxi-auto ayant accosté le trottoir, deux mains se rencontrèrent sur la poignée de la portière. L'une de ces mains appartenait à un monsieur très bien, coiffé d'un chapeau haut de forme, l'autre à un monsieur très bien également, coiffé d'un chapeau rond du bon faiseur. —C'est moi qui ai fait signe le premier à cette voiture! affirma, nerveux, le monsieur au chapeau haut de forme. —Je vous demande pardon, c'est moi! corrigea avec un commencement de colère le monsieur au chapeau rond. —Du reste, je ne sais pas pourquoi je discute, continua le chapeau haut de forme, je prends la voiture! —C'est moi qui la garde! protesta le chapeau rond, péremptoire. —C'est ce que nous allons voir, malotru! Malotru!... Cette injure, bien qu'un peu démodée—et peut-être à cause de cela—eut le don d'exaspérer le monsieur très bien en chapeau rond: le bout de sa canne traça dans l'espace un demi-cercle, et le malheur voulut que le haut de forme se trouva dans le plan du secteur... Que vouliez-vous que fit le chapeau, heurté violemment par la canne? Qu'il tombât?... Il n'y manqua pas, et rejoignit le sol avec un bruit sonore de tuyau en carton... Chacun sait par expérience qu'il n'y a rien de plus vexant que d'être accidentellement décoiffé. D'être c'est par le vent, c'est déjà agaçant; quand c'est par une canne, c'est intolérable!... Le monsieur à la tête nue vit rouge, et son poing fermé, détendu comme par un ressort, alla frapper l'agresseur à l'estomac, avec une précision vigoureuse qui révélait à n'en point douter un joli talent sportif d'amatour. Le monsieur très bien en chapeau rond s'affaissa, et resta étendu sans mouvements sur le trottoir. Deux curieux s'arrêtèrent; un agent qui passait par hasard s'approcha; et ce fut dans la nuit une discussion tumultueuse et contradictoire comme il s'en élève autour de tout accident qui se produit sur la voie publique. Quelques instants après on essayait de ramener le monsieur au chapeau rond, allongé sur le lit de camp d'un poste de police, tandis qu'un brigadier à grosses moustaches interrogeait sévèrement le monsieur au chapeau haut de forme qui exhibait des papiers et expliquait avec véhémence que c'était l'événement qui avait commencé... —Il n'a pas l'air d'aller très fort... vint dire, un peu inquiet, à son chef un des agents qui soignaient la victime... Je crois qu'il vaudrait mieux appeler un médecin de service... —Un médecin! un médecin!... Comme c'est commode à cette heure! grommela le brigadier. Mais comme il compulsait les papiers du monsieur très bien en chapeau haut de forme: —Ah! ça... Je ne me trompe pas! s'écria-t-il, vous êtes médecin, vous! —Bien sûr... Docteur Virelet, ancien interne des hôpitaux, 44 bis, rue Lafayette. —Eh bien! mais vous allez me soigner cet homme-là! —L'homme qui m'a flanqué un coup de canne! Vous ne voudriez tout de même pas! —Docteur Virelet! Au nom de